deeply embarrassed by her nakedness because Calepine, who has rescued her from the cannibals, is not yet her husband (VI. viii. 50-51).

But there is still the simile of Ariadne's crown to be discussed and on this we are enlightened as follows: "Ariadne: won at a bloody feast, the emblem of cannibalistic civilization in Ate's house. Ariadne: won and lost, dismade [sic.], and had again as the pattern in the heavens. Ariadne: eternally lost and eternally there, the jewel in nature, text and nature at once. Ariadne: the heavenly scales, weighing words and gifts" (p. 171).

What are we to make of the existence of this tedious book? Is it an attack on the discursive principle of reason itself or a brilliant subversion of reactionary scholarly standards, not to mention competent prose? One feels on every page that the author is defining this position as one extreme in a simplified relationship of symmetrical opposition, flattening out complexity onto a single plane so that he requires an imaginary antagonist to get himself thinking—not unlike the synergistic hostility of Sans Loy and Huddibras, as Sean Kane has shown in the most important recent contribution to our understanding of Spenser's moral allegory ("The Paradoxes of Idealism: Book II of *The Faerie Queene*," *John Donne Journal*, vol. 2, no. 1). It is the old story of the sour traditionalist and the hyperactive radical, each needing the other as an image for what he denies in himself.

In short, this is a book that is too preoccupied with striking a pose to accomplish much else, fantasizing for itself a critical position which will exist only in so far as it is opposed by an imaginary other that is, as Goldberg puts it, "conservative in nature" (xi).

G.L. TESKEY, *Cornell University*

Jacques Krynen. *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du moyen âge (1380-1440)*. Étude de la littérature politique du temps. Paris: Éditions A. et J. Picard, 1981, 341 p.

Ce livre de Jacques Krynen se situe dans la foulée des ouvrages édités depuis quelques années sur la fin du moyen âge français; on a vu, par exemple, B. Guenée s'intéresser à l'idée de nation, F. Autrand aux gens du Parlement de Paris, R. Cazelles, aux règnes de Jean II et Charles V pour ne nommer que ceux-là. Les historiens constatent en effet de plus en plus que cette période est la source de changements politiques profonds qui marqueront de façon très nette les siècles suivants.

À partir de plusieurs auteurs tels Jean Gerson, Philippe de Mézières, Jean de Terrevermeille, Jean de Montreuil, Christine de Pizan et des différents "Miroirs du Prince" dont le *De regimine principum* de Gilles de Rome traduit en français par Henri de Gauchi à la fin du XIII^e siècle, Jacques Krynen examine d'une part les conceptions médiévales de l'éducation du futur roi et les qualités morales qu'elle vise à lui communiquer, d'autre part, comment le moyen âge concevait les devoirs et les obligations du roi lorsque celui-ci accédait au trône. De tous les textes utilisés par Krynen, peu nous sont inconnus et tous ou presque ont déjà fait

l'objet d'études (philosophiques, littéraires, ou autres); la contribution de Krynen est de les mettre en rapport et d'examiner les idées qui s'en dégagent. Il nous permet de jeter un regard neuf sur des textes qui, de prime abord, peuvent nous sembler disparates et contribue à enrichir notre connaissance de la littérature politique médiévale.

L'ouvrage se divise en deux grandes parties: la première traite du "prince idéal" et la seconde du "pouvoir royal." Ces deux parties correspondent, l'une à l'éducation du roi et l'autre à son mode de gouvernement. La première partie nous apprend que les éducateurs médiévaux tenaient à ce que le prince possède des vertus morales hors du commun: humilité, piété, chasteté, droiture, éloquence et, surtout, qu'il doit adopter en toute chose une juste mesure. Comment apprend-on au jeune prince à acquérir toutes ces vertus? Tout d'abord, par l'exemple que l'on se doit de lui donner. En effet, si l'entourage du prince lui donne en tout l'exemple, celui-ci ne sera pas tenté de tomber dans l'excès et donnera ainsi libre cours à ses bons penchants. Les précepteurs nous apprennent ensuite que l'éducation elle-même du prince doit faire l'objet d'une attention particulière. Il doit être entouré de quelques conseillers, choisis avec grand soin, qui s'emploieront à son éducation morale et religieuse ainsi qu'à sa formation intellectuelle. La lecture de la *Bible*, des *Vies de Saints*, de la vie des grands rois qui l'ont précédé et d'oeuvres morales, historiques et politiques seront pour lui des sources d'exemple et de réflexion. Il est frappant de constater l'extrême austérité qui se dégage du système d'éducation proposé.

On doit aussi instruire le prince sur la meilleure façon de gouverner et sur les buts qu'il doit atteindre. Il lui faudra tout d'abord ne pas tenir compte de sa famille qui, la plupart du temps, est source de discorde et de mésentente. Il lui faudra aussi s'entourer des meilleurs conseillers possibles, ceux-ci devant faire preuve de grandes qualités morales et surtout d'intégrité. La finalité du gouvernement est la justice et la paix. Le roi se doit d'exercer sa justice avec autorité et respect, d'être clément et libéral envers ses sujets, qu'ils soient pauvres ou riches, ce qui sera pour lui le meilleur moyen d'être craint par tous. La paix, tant à l'intérieur de son royaume qu'à l'extérieur, est le but ultime vers lequel tout souverain doit tendre. On exige donc du roi qu'il possède des qualités exceptionnelles, qu'il ait une bonne éducation et surtout, qu'il aime son métier: "Le bon prince, en effet, n'a qu'une seule passion, son métier de roi" (p. 136).

La seconde partie de l'ouvrage traite plus spécifiquement de l'enseignement des auteurs médiévaux quant aux qualités du pouvoir royal qui se manifestent d'une part au niveau de la foi, le roi de France est le roi "très chrétien" et d'autre part au niveau du sentiment national, le roi doit assurer la cohésion de son royaume. Cette idée de roi "très chrétien," répandue en grande partie par les conseillers du roi en faisant revivre, dans leurs écrits, les légendes et leurs symboles, la Sainte Ampoule, les fleurs de lis, l'oriflamme, permettra au roi d'utiliser ce titre à un niveau politique tant vis-à-vis des puissances extérieures qu'à l'intérieur même de son royaume. Ce titre, il l'emploiera auprès du Pape, pour lui rappeler qu'il ne lui est pas soumis au niveau des choses temporelles; auprès de l'empereur, pour lui faire savoir qu'il ne permet pas d'ingérence dans les affaires de France; et auprès de l'Église de France, afin de favoriser la formation d'une église nationale dont il prendra la tête.

Le sentiment national quant à lui se manifeste à la fin du moyen âge parce que le roi se doit d'assurer l'unité et la cohésion de son royaume. Il sera fondé d'une part sur la renommée des origines troyennes de la France et d'autre part sur la continuité dynastique de ses rois. En définitive, le conflit avec l'Angleterre servira bien cette cause car il permettra de passer beaucoup plus rapidement du niveau féodal au niveau national. La Guerre de Cent Ans qui avait débuté à partir d'un conflit que l'on peut qualifier de féodal se règlera sur une base nationale.

Les théoriciens politiques français du moyen âge visent à assurer la continuité de l'État. Ils le font en décrivant les rapports du roi avec la couronne et avec la communauté. Ils établissent de façon plus sûre les notions de succession sur le trône (les thèses de Jean de Terrevermeille et de Jean de Montreuil sont ici discutées en détail par Jacques Krynen) et prônent l'inaliénabilité du domaine de la couronne: le royaume doit donc être conservé intact. Vis-à-vis de la communauté, le roi "tête du corps politique," se doit de gouverner dans l'intérêt et pour le bien de la communauté. Jacques Krynen nous rappelle alors la description du prince idéal qui nous a été proposée dans la première partie.

Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du moyen âge nous présente une excellente analyse de la littérature politique du moyen âge. En plus des auteurs mentionnés plus haut, Jacques Krynen fait appel à de nombreuses autres sources (plus de 80 sources médiévales) et chaque point de détail est analysé avec minutie et complété de nombreuses notes (plus de 1200). La bibliographie qui nous est présentée ici est très riche. En bref, c'est un livre à lire.

SUZANNE GAUMOND, *Institut d'études médiévales, Université de Montréal*

Peter Martyr Vermigli and Italian Reform, Joseph C. McLelland editor. Waterloo, Ont.: Wilfrid Laurier University Press, 1980. viii, 155pp. ISBN 0-88920-092-0 \$8.00 (hardbound)

"Renaissance and Reformation—partners or enemies?" the editor of this collection of papers asks. The answer he gives, and to which the papers point, is that a "unitive view [is] enjoying primacy today." For this reason Peter Martyr Vermigli is an exemplary case study, for he combines "Thomism and Calvinism, humanism and scholasticism, Italy and the North."

The ten essays in this book have been collected from papers given at the conference on "The Cultural Impact of Italian Reformers" held at McGill University in Montreal (September 1977). They have been published elegantly and inexpensively, in a hardcover book that, in these days of exorbitant book prices, does the conference and the publishers great credit. The first five deal with wider topics (the book trade, the rhetorical-dialectical tradition, religious dissimulation, the trial of Pier Paolo Vergerio, and the concept of Italy and of Italians abroad), thus setting the scene for the last five papers, which deal directly with Peter Martyr Vermigli.

Paul F. Grendler's opening article on "The Circulation of Protestant Books in Italy" traces the influx and dissemination of forbidden books in Venice, the largest Italian publishing centre. Professor Grendler presents us with a well-annotated